

74

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : C'est assez (Nihil). — Le Balai (F. C.) — Piqûres (Aspic). — A Légius (Verax). — Les lâches (Le Frondeur). — Le pirée pris pour un homme (Pisse Mark). — Au Frondeur (F. C.) — Le bal populaire (Karpeth). — A coups de fronde (Clapette). — Chronique spadoise (Collin) — Correspondance — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre ?.....

C'est assez

Les plaisanteries les plus spirituelles deviennent mauvaises lorsqu'elles durent trop longtemps. A plus forte raison, deviennent-elles détestables, quand, d'avance déjà, elles sont mauvaises ou lugubres.

A un nombre de ces dernières on peut ranger l'œuvre de la civilisation de l'Afrique centrale.

Depuis que cette mirifique idée a germé dans la royale boule de Léopold II, sept malheureux belges sont allés mourir-là-bas, avec un courage admirable — mais niais.

Ces sacrifices inutiles n'ont pas refroidi l'ardeur de ceux qui veulent civiliser l'Afrique — en y envoyant les autres — et l'on annonce le départ d'une nouvelle expédition. Dans les commencements, c'était bête; dans les circonstances actuelles, c'est odieux.

Je ne conteste pas, qu'à première vue, le projet de colonisation de cette terre lointaine, paraît assez réalisable. Mais, en y réfléchissant un peu, on est bien vite convaincu de son inanité.

Je n'ai même pas à discuter la question au fond. Un exemple vous convaincra.

Prenons l'Algérie.

Voilà la partie la plus riche de l'Afrique. Au moment de la chute d'Abdel-Kader,

l'Algérie était certes bien plus civilisée que l'Afrique centrale ne pourrait l'être d'ici à nombre d'années. Les arabes sont autrement intelligents que les nègres. L'Algérie est à quelques lieues de l'Europe; son climat est plus salubre que celui de l'Afrique centrale.

Et en dépit de toutes les conditions favorables, qu'est-ce que la conquête d'Alger a rapporté à la France?

Rien.

C'est-à-dire, je me trompe.

Elle a rapporté à la France des déboires nombreux. Elle lui a coûté des milliers d'hommes et des millions de francs.

La France est forcée, pour ne pas perdre sa possession, d'entretenir en Afrique une armée nombreuse dans laquelle les fièvres et les balles des Touaregs font journellement de larges trouées. Pour le moment encore, les tribus nomades se soulèvent en masse contre les européens et nous allons probablement assister à une civilisation à coups de canons.

Et, je le répète, aucun avantage sérieux ne vient compenser ces pertes. La colonisation de l'Algérie a raté parce que — tous les hommes compétents l'ont dit — l'Afrique n'est pas colonisable; c'est tellement vrai, que des journaux français demandaient dernièrement, que la France abandonnât sa désastreuse colonie.

Et, en présence d'un pareil exemple, la Belgique, qui n'a pas de marine, presque pas d'armée; la Belgique, qui serait déjà fort en peine à se défendre elle-même si on l'attaquait, aurait la prétention de réussir où la France a échoué dans des circonstances infiniment plus favorables et avec des moyens d'actions plus puissants.

Vrai, c'est trop bête.

Savez-vous pourquoi, on veut diriger l'activité nationale vers l'Afrique?

C'est pour détourner notre attention des misères qui s'étalent chez nous. C'est pour que nous remarquions moins l'exploitation régulière de la Belgique par une infinie minorité de gros bonnets.

Tous les plats courtisans qui se sont empressés d'applaudir au projet du roi; tous les professeurs médiocres qui nous ont conféré sur l'Afrique — qu'ils ne connaissent pas; tous les drôles de corps constitués qui, le jour de l'an, allaient casser l'encensoir sur le nez majestueux de Léopold II, en parlant de la pensée « admirable et éminemment humanitaire » du roi, savaient bien au fond, qu'ils blaguaient comme de vulgaires pitres. Mais ils parlaient, comme on dit, pour leur paroisse, ils pensaient à maintenir longtemps encore une suprématie qui sera détruite du jour où nous nous occuperons sérieusement de nos propres affaires, au lieu de nous ériger en civilisateurs.

Croyez-moi, mes beaux Messieurs, il est un pays que l'on doit civiliser avant l'Afrique: c'est le nôtre.

Défrichez les steppes de la Campine; civilisez les sauvages fanatiques de Laroche et autres lieux; instruisez les crétiens de la west Flandre; purgez le pays de la présence de petits-frères — plus malsains que la fièvre jaune. — Permettez à tous les belges de s'occuper des affaires publiques et si, comme vous le dites, ils ne sont pas suffisamment instruits pour cela, travaillez à les rendre dignes d'exercer leurs droits de citoyens. Réformez votre administration, supprimez les sinécures, rétribuez mieux les employés utiles; empêchez les propriétaires de houillères d'envoyer tous les ans des milliers de pauvres enfants s'étioler, s'abrutir dans les mines et dans les usines.

Travaillez sans pose et sans phrase au

bonheur de votre patrie et quand vous aurez effectué toutes les réformes que je viens d'esquisser et quelques autres que j'oublie peut être, vous aurez civilisé la Belgique, sans avoir à vous reprocher la mort d'un seul de vos semblables.

Et si alors vous voulez aller vous mêmes civiliser l'Afrique ou l'Océanie, libre à vous. Nous ne vous retiendrons pas.

NIHIL.

LE BALAI.

Ils ont du *Balai* pris le titre ; c'est revanche :
Leurs patrons si souvent, à différents propos,
Ont de cet instrument reçu le rude manche
Sur le dos.

F. C.

Piqures

Il paraît que les catholiques travaillent dans l'ombre, répètent à l'envi certaines feuilles, et qu'ils se préparent pour le terme fatal d'octobre une bonne petite élection.

Ma foi ! je ne connais point les complots que tramant nos candidats cléricafards et les connaîtrai-je que, par le fait, ils ne seraient plus des complots tramés dans le mystère ; mais, ce que je sais, c'est que nos libéraux ne préparent rien, ni dans l'ombre, ni en plein soleil.

Nos Conseillers sortants sont pour la plupart aux eaux ou s'ébattent dans les villégiatures les plus agréables, mais ils m'ont parfaitement l'air de se fier des élections et des électeurs comme d'une guigne.

Cependant, il me semble que l'acte important du mois prochain mériterait plus d'attention, non seulement de leur part, mais encore des simples contribuables à 10 francs.

Aux abords des grandes joûtes politiques, dans les pays de suffrage universel, où le mouvement politique n'est point placé entre les mains de quelques ulemas tout puissants, on se repose, un certain relâchement se fait sentir, on s'arrête pour mieux bondir. Ici, rien de tout cela, on se repose oui, mais on se repose tout le temps. Le relâchement y existé à l'état endémique. Un vrai choléra, quoi !

* * *

Et cependant la lutte sera chaude.

Plus d'un Conseiller actuel piquera sa tête, nous le croyons du moins. Or, s'il doit y avoir quelques vides dans les rangs des sortants libéraux, par qui les comblera-t-on ?

Si, comme cela semble s'annoncer, les catholiques présentent une liste complète n'y en aura-t-il pas plus d'un qui finiront par faire leur trouée ?

Or, faut-il subir cette honte ?

N'y a-t-il pas moyen de parer à cette ridicule éventualité ?

Qu'on se souvienne des indépendants élus à Bruxelles !

Qu'on agisse.

* * *

Agir !

Il faudrait que le comité de l'Association libérale provoquât des assemblées préparatoires, le comité n'est-il pas constitué pour sauvegarder les intérêts du parti ? Dans l'occurrence, il me semble d'ailleurs bien mal considérer son rôle. Le magnifique, le superbe M. Warnant est chef tout puissant, N'est-il pas

décidé que tous ses amis seront réélus et dût-il pour cela jeter un défi à l'opinion publique, il ne démorde pas de son idée. Quand il a une idée en tête, paraît-il, il ne l'a pas autre part. Comment une idée peut-elle même venir dans un corps aussi frêle.

C'est navrant !

* * *

M. Warnant et tous ceux qui défendent sa politique sont les plus tristes ennemis du libéralisme.

N'est-il pas vrai que si les sentiments dont ce paratonnerre-cumulard paraît être animés, étaient réellement sincères ; il commencerait d'abord par ... donner sa démission de président, et laisse ainsi à tous ses collègues du comité la plus entière liberté.

N'est-il pas vrai qu'il y a dans cette situation d'un homme présidant lui-même à sa réélection, quelque chose d'injuste, voire même d'indélicat ?

* * *

Peut-être, ses collègues, envisageant alors sérieusement une situation des plus tendues aviseraient-ils au meilleur parti à prendre et consulteraient-ils l'opinion de l'Association tout entière.

Ils donneraient le jour à de nouvelles candidatures qui, dans le cas contraire, ne se produisant qu'au dernier moment, paraîtraient peut-être insignifiantes, et auxquelles il deviendrait impossible de parer.

Une candidature présentée à temps en amènerait d'autres.

Les compétitions seraient nombreuses, nous en sommes certains, car c'est calomnier notre ville et notre parti que de soutenir qu'il n'y a pas d'hommes capables à Liège de remplacer les quelques nullités discréditées aujourd'hui devant le corps électoral.

Quoi qu'il en soit, il est temps qu'on s'arme.

Les catholiques doivent rire, dans cette ombre du mystère où il paraît qu'ils se sont retirés, de cette apathie des libéraux, savent bien qu'ils ont tout à en retirer.

Les Nagant, Goblet, Vandenboorn et autres calotins n'ont garde de se trop remuer aujourd'hui, ils craindraient de réveiller le chat qui dort.

ASPIC.

A Légius

Minet Légius a encore déposé une petite ordure dans un coin de la *Gazette* ; on sera obligé de lui mettre le nez dedans.

En attendant nous nous permettrons de lui poser aussi quelques questions :

Est-il vrai qu'il a pour collaborateur à la sainte feuille des Duchesne, certain professeur qui a la réputation d'apprendre aux jeunes filles, ses élèves, bien autre chose que de la musique ?

Est-il vrai que des parents indignés des hauts faits de ce personnage ont adressé des plaintes à ce sujet à M. le gouverneur, au directeur du conservatoire, etc. ?

Est-il vrai qu'on avait retiré la classe des petites filles à cet ami de Légius, et qu'on la lui a rendue, on ne sait trop pourquoi ?

Est-il vrai que ce séduisant professeur qui, comme la limace, laisse des traces sardilles, dans les familles où il passe et qui est le professeur attitré de pensionnats dirigés par les saintes sœurs (ce qui nous im-

porte peu du reste) est l'enfant chéri de la *Gazette* ?

Minet Légius, peut profiter des loisirs que lui laissent les vacances, pour trouver une réponse satisfaisante.

VERAX.

Les lâches.

Les mauvais drôles qui rédigent (?) le *Balai* reculent devant aucune méchanceté, aucune insulte, aucun mensonge ; ils font arme de tout ; mais ils reculent devant les conséquences de leurs actes.

Gravement insulté par le dit torchon, M. Verdin a demandé à se trouver en face de l'auteur des accusations portées contre l'Administration communale. Inutile de dire que le digne balayeur s'est dérobé, et que M. Verdin n'a pu le rencontrer ; mais ce qui peut paraître étrange, c'est que le *Balai* se vante de sa lâcheté comme d'une action d'éclat. Il fait l'effet d'un monsieur qui énumérerait complaisamment le nombre de gifles qu'il aurait reçues, ou qui ferait annoncer par la voie des journaux, qu'on lui a fait l'honneur de lui cracher au visage.

Voici en quels termes Sa Couardise Don-Ramon raconte son aventure :

Malborough-Verdin-Mathurin.

Allons, Mathurin, ta tunique de major est devenue trop large, paraît-il ; il te faut chausser la cote étriquée de Malborough. Mais c'est parfait cela : tes formes arrondies et potelées ressortent avec d'autant plus de grâce et d'élégance ! Comme ton cou est mignon ; ton buste vigoureux, tes jambes charnues et nerveuses ! Charmant sous ce costume ! Tu ne me fais pas peur, cependant, malgré tes airs de pourfendeur et de brave à trois poils ! Vous savez l'histoire ? Non. La voici :

Or donc, le BALAI avait dit : « Nos conseillers » gaspillent l'argent des contribuables avec une » désinvolture que d'aucuns disent malhonnête » et le cher Verdin prit la chose pour lui (je n'en puis mais !), s'enflamma et tout furieux alla trouver notre imprimeur : « Si vous ne me dévoilez l'auteur de l'article, je vous en rends responsable, » dit-il à notre aimable prote.

« Je ne le puis, » répondit celui-ci.

Et le brave major tourna les talons. Mais peu satisfait, il revint à la charge et trois fois, trois fois, chers lecteurs, il se représenta à l'imprimerie de notre feuille agaçante. Le fait est qu'il ne revint plus et que pour le quart d'heure, il se contenta de ronger son frein en silence, en attendant qu'octobre lui apporte la buse monumentale qui le couvrira tout entier.

DON RAMON.

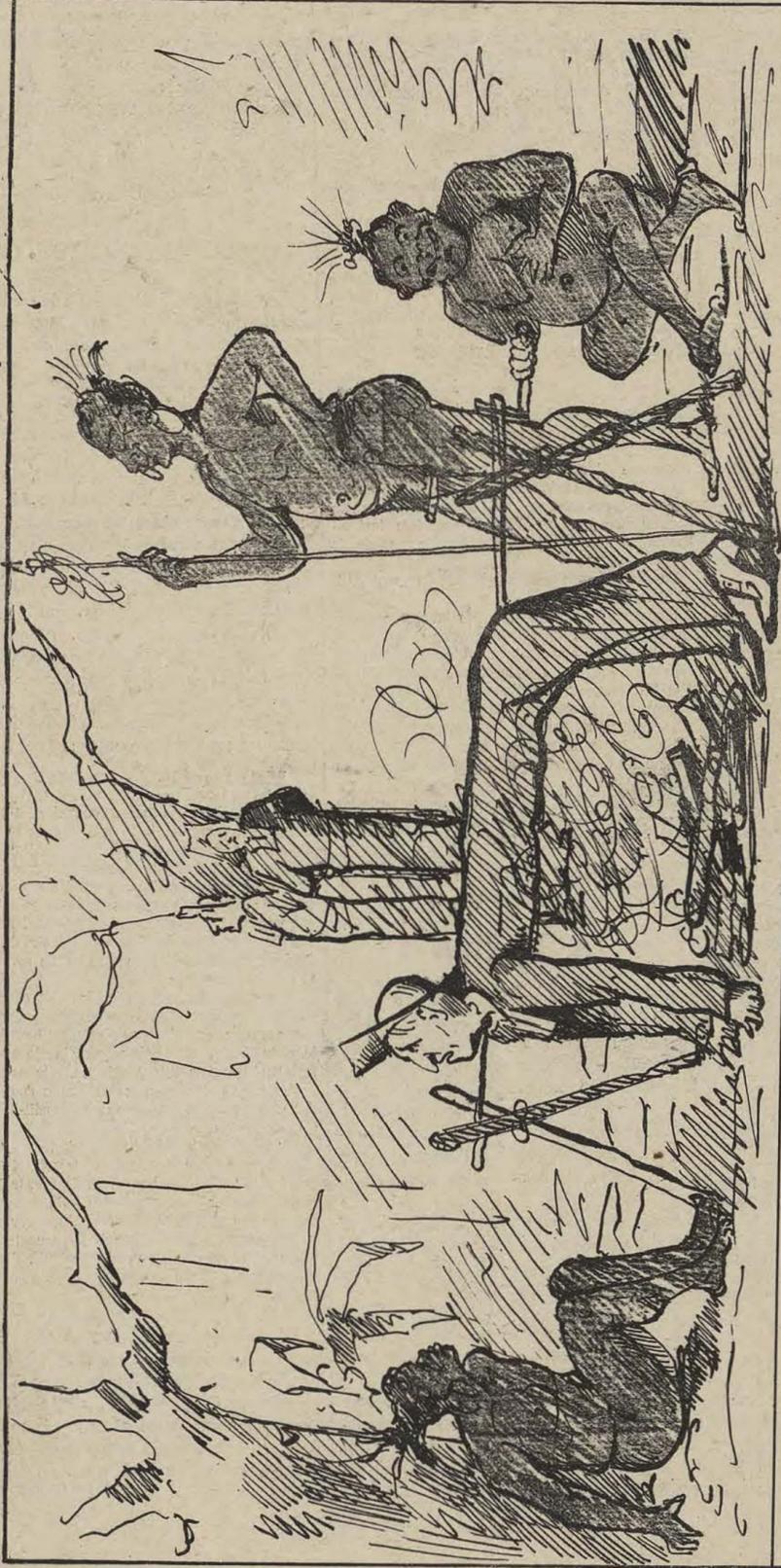
Décidément, ces drôles sont trop lâches pour qu'on puisse encore attacher (même avec de la ficelle) de l'importance à leurs accusations. On ne répondra plus. Seulement Don Ramon aura beau se refuser à tenir une épée, s'il nous ennuie, nous ne nous gênerons pas pour lui porter des bottes... au cul.

LE FRONDEUR.

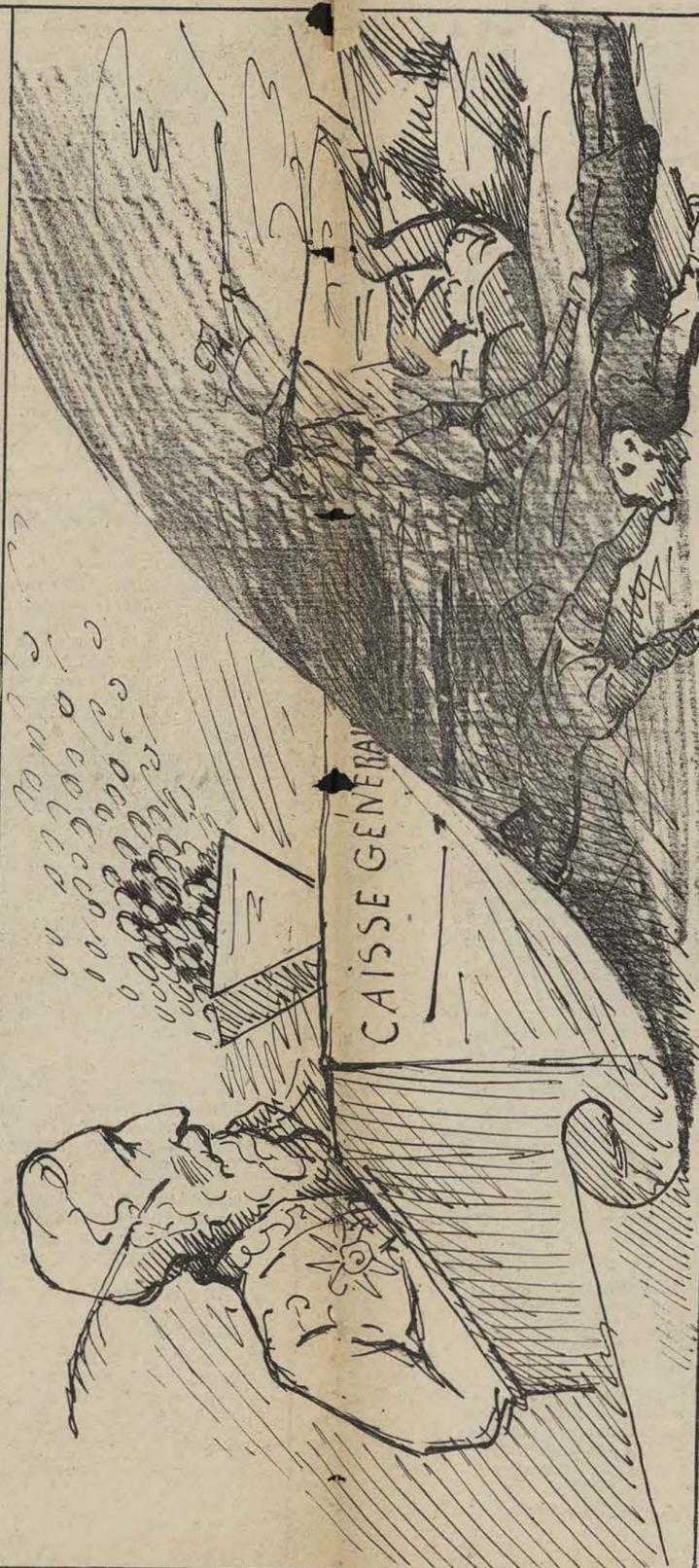
Civilisation de l'Afrique Centrale

LE FRONDEUR

par Croc



Avant



Pendant



Après

Le Pirée pris pour un homme.

On a pu lire dans le *Perron* du 31 août, à la *Dernière heure*, sous la rubrique *Allemagne*, ce qui suit :

M. REICHSANZEIGER, ministre des Cultes, a remis aujourd'hui à l'évêque de Korum un document impérial, en date d'hier, reconnaissant sa nomination.

Et moi, dans mon ignorance des noms, j'avais toujours cru que le *Reichsanzeiger* était un journal de l'empire Allemand !

PISSE MARK.

Au Frondeur.

Pour une faute d'orthographe
Se faire une guerre sans frein,
Qui finira quelque matin
Par une bien triste épitaphe
Est-ce entre confrères, malin ?

Je comprendrais telles affaires
S'il s'agissait, comme souvent
Il arrive dans maint couvent
Des fautes des bons petits-frères
A l'amour sale et décevant.

Contre les règles de grammaire
Ceux-là plus de cent et cent fois
En dépit de toutes les lois
Se trompent d'une façon grossière
A ce que disent mille voix.

Ils ont cette invincible rage
De toujours mettre au masculin
Ce qu'on doit mettre au féminin
D'après le plus antique usage
Et même par ordre divin.

Ah ! que pour des fautes pareilles
L'on se livre de grands combats !
Mais vraiment je ne conçois pas
Qu'on consacre peine, encre et veilles
A d'insignifiants débats.

S'ils font rire la galerie
Ce n'est pas chez nos vrais amis
Qui voudraient toujours voir unis
Tous ceux de notre confrérie
Du fier Progrès soldats soumis.

F. C.

Le bal populaire.

Faut-il vous le dire ?

J'attendais avec impatience le bal populaire de lundi !

Je me disais : Eh bien ! voilà qui est agir au moins ! Le peuple va avoir ses petites fêtes. Il va pouvoir s'en donner à cœur joie et y aller de ses quatre pas, sans craindre de trop pousser à la dépense.

J'aime le peuple, et ce qui l'intéresse m'intéresse.

Je me rendis donc, vers 7 heures en compagnie de Barnabé au kiosque d'Avroy. Je

fis part à Barnabé du désir que j'avais de participer à la fête et de faire danser une fille du peuple.

Il fit une légère moue et me fit remarquer que je courais grand risque d'être refusé.

Barnabé, voyez-vous, connaît les bals populaires, il les a fréquentés — plutôt en observateur qu'en amateur

Dès 7 1/2 heures, la foule était grande, les abords du kiosque étaient noirs de monde. On avait eu tort de ne pas réserver une enceinte pour les danseurs. N'empêche ! on se tira d'affaire quand même.

Barnabé me fit remarquer que l'élite des bals Fauconnier, Laport, du Pigeon bleu s'étaient donnés rendez-vous sur le boulevard.

Des cris partaient de tous les coins.

La brabançonne se terminait à peine, que tout ce bon et brave peuple était déjà en liesse.

Les premiers accords d'une valse se firent entendre. D'abord on n'osait pas, puis quelques couples s'enhardirent, s'enlacèrent et tourbillonnèrent en élargissant le cercle.

Le moment était venu. Je lâchai Barnabé et m'avançai vers un groupe de jeunes filles qui riaient là-bas.

— Mademoiselle, dis-je à l'une d'elles, voulez-vous me faire l'honneur de danser cette valse avec moi !

Je n'avais pas fini ma phrase, qu'elles me rirent toutes au nez, j'étais tout déconfit et regardai Barnabé d'un œil inquiet.

— Heie ! moncheu ! quel honneur ! ah ! ah ! ah ! av' veïou l'torai ?

J'aurais pu trouver étrange une telle demande, mais la jeune fille à laquelle je venais de m'adresser me dit en s'accrochant au bras d'un jeune homme : « Vocial mi galant, des complimentes, vos-t-honneur ! et elle partit en riant.

Les autres en firent autant. Enfin, une qui restait, prenant compassion de moi, accepta en riant et je me mis en devoir de sauter convenablement.

Mais ouiche, sauter ! C'est que ces fillettes vous ont une manie de vous trousser une valse. Non là ! je n'y étais plus : pendant que je sautillais bêtement, l'autre y allait posément de sa valse traînante. J'étais certes un bien pauvre écolier. Il est vrai qu'il leur arrive de danser jusqu'à deux fois par semaine et alors on comprendra leur talent particulier.

Enfin, nous en sortîmes tant bien que mal. Je voulus la reconduire à sa place près de ses amies et leur offrir une « goutte de doux » au café d'en face ; mais j't'en fiche, elle ne voulait pas quitter le terrain : il ne « lui fallait pas passer une danse ! » Barnabé me fit remarquer que j'avais eu tort de faire tant de phrases.

Voici la simple demande à faire : Danses-tu l'valse, ti ? sans plus d'ennui. Adorable simplicité !

J'attendis un quadrille. Justement il manquait un vis à vis. Il me fut donc facile de trouver une dame complaisante. Me voici embarqué. Mais Dieu ! quelle sarabande ! Il paraît que j'étais tombé en plein parmi les habitués de « Mareïë à châffêche. » Pour se faire une place, on commence une course affolée, la foule s'élargit. Les cris se croisent : ouïe don mâme ! quén'odeür ! madame tapez n'tourneie po tote li sâle ! Puis à chaque figure l'un des élégants cavaliers s'écriait : â bourlot ! — En avant ! Tatenne ja paï les cachets ! s'amusait-on mes ptits enfants ! riait-on ! Vrai il faudrait aller loin... jusque chez les Zoulous au moins, pour s'amuser comme ça !

Mais ce qui revenait souvent, c'était « l'torai. » Est-il populaire, ce brave taureau, l'influence de la *Gazette* ! « Qu'est-ce qui mett' in sens po z'ach'ter on vantrin à torai ! » Et ce pauvre dompteur qu'on oublie toujours !

Enfin il n'est pas d'aussi agréable compagnie qu'on ne doive quitter. Je m'en allai un peu avant qu'on eût éteint les lampions.

Et bien, je vous promets que le peuple s'en est donné à cœur joie, à ventre débou-tonné ! oui, le peuple s'est amusé !

Nos autorités peuvent dormir sur les deux oreilles ! S'il danse, il payera comme disait Mazarin.

KARPETH.

A coups de fronde.

La Tribune s'obstine à vouloir me prouver que j'ai commis une faute en disant : « vous pouvez hardiment être jaloux sans craindre de devenir plus bête que vous l'êtes. »

Si j'avais fait une faute, je ne me généralisais pas pour l'avouer ; *errare* ... vous savez le reste, mais ma phrase ne renferme aucune faute et je crois vous l'avoir prouvé.

Au surplus, je ne discuterai pas plus longtemps cette misérable question d'orthographe : je ne veux pas ennuyer les quelques milliers de lecteurs du *Frondeur* pour le plaisir de convaincre les deux malheureux abonnés de la *Tribune*.

* * *

Un mot avant de répondre au *Rasoïr*, au *Balai* et au *Knout*.

Je ne pourrais, comme d'habitude, reproduire les articles que nos confrères, nous consacrent.

Le *Frondeur* étant aujourd'hui attaqué par la plupart de ses confrères, toutes nos colonnes seraient occupées par leur prose. Cet inconvénient aura bientôt disparu.

Le *Rasoïr* ne dit rien de saillant.

Je reproduis sa conclusion.

Un dernier mot, ma bonne enfant.

Souffrez que le « brave vieux » vous rende un conseil. La partie est mal engagée entre vous et lui, dites-vous, et faute d'en rester là, le public qui juge pourrait bien dire au vieux, d'aller se soigner, parce qu'il est bien malade.

En échange de ce sage avis, permettez au bon vieux de tenir à votre disposition, aimable Clapette, la recette — que vous semblez absolument ignorer — pour vivre comme lui, treize ans et continuer à avoir de nombreux lecteurs.

LE BON VIEUX RASOIR.

— Dis donc mon vieux! Je crois que tu te vantes.

Ce n'est pas toi qui a vécu treize ans, c'est ton titre.

Le *Rasoir* qui a vécu sa bonne douzaine d'années, le vrai *Rasoir*, n'était pas de toi; ses dessins étaient dus à ce pauvre Victor Lemaître — un maître — et ses articles étaient rédigés par nos confrères du *Cric-Crac*.

Tu n'étais donc pour rien dans le succès du *Rasoir*.

Tu t'es borné à prendre — ou à acheter — un titre que d'autres avaient rendu populaire.

Belle difficulté vraiment! tu peux bien nous contempler du haut de tes treize années d'existence.

Vrai, tu ressembles à ce bonhomme qui se croyait homme de lettres parce qu'il avait racheté la maison d'Alexandre Dumas.

Un comble quoi : le comble de l'illusion.

* * *

En guise de réponse, le brave *Balai* (ouvrez les fenêtres) nous cite trois instituteurs condamnés pour attentats aux mœurs.

C'est trois de trop, évidemment, mais on trouve le chiffre modeste quand on pense à la quantité innombrable de petits-fières condamnés cette année pour les faits que l'on sait.

En tous cas, nous chassons de nos rangs les brebis galeuses et ce n'est pas nous qui penserons à comparer à « l'innocent Jésus » un Duchêne quelconque — fût-il même instituteur officiel.

* * *

Au tour du *Knout*.

Ce journal est mort.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant.

R. I. P.

* * *

J'en trouve une bien bonne, dans le *Balai* (sauf respect).

« M. Verdin ne me fait pas peur » déclare sa couardise, don Ramon.

En disant cela, le sieur Don Ramon, ne fait-il pas comme les gamins qui, après avoir jeté une ordure sur un passant se sauvent à toutes jambes en criant :

Djiv emm... te.

* * *

A propos des fiancés de *Jeanne*, la pièce dont parle plus loin notre correspondant de Spa, le *Journal de Liège* a écrit ce qui suit :

Nous imiterons le public, qui a applaudi M. Esteban Vengoecher; il faut tenir compte de ce qui est tout à la fois fort jeune encore et étranger.

Si jeune encore et déjà étranger
Est-il précoce ce sardou exotique.

CLAPETTE.

Chronique Spadoise

Jeudi dernier a eu lieu au théâtre de Spa la première représentation de *Les Fiancés de Jeanne*, comédie?? en un acte, commise par M. V..., homme du meilleur monde.

C'est la seconde fois que M. V... fait représenter ses œuvres; je n'ose dire ses chefs-d'œuvre, de crainte d'effaroucher sa modestie.

En commençant à noircir ce papier, je me proposais d'analyser les *Fiancés de Jeanne*, mais plus je cherche à en surprendre le sens et plus je m'embrouille. Il y a sans doute là des finesses cachées, mais malheureusement mon pauvre cerveau ne parvient pas à les découvrir.

Je vais cependant essayer de débrouiller la chose.

Jeanne, fille de M. Montaucy, a deux prétendus (pour M. V... ces prétendus sont des fiancés, je ne savais pas que ces deux mots eussent la même signification). L'un, Paul Nicobar, est agréé par le père de Jeanne et le second, Hector de Toussibel, est le gendre rêvé par Madame Montaucy.

Paul Nicobar est un jeune étudiant en médecine, âgé de 35 ans, il porte des lunettes quand il est chez les Mantaucy; il les ôte quand il est seul ou en tête-à-tête avec son rival Hector de Toussibel. Pourquoi?

Chose étrange, les deux rivaux se connaissent, ils sont même liés intimement et ils font semblant de ne s'être jamais vus quand ils sont en présence d'un Montaucy.

Dans une explication Nicobar avoue à son ami Toussibel qu'il n'a nullement l'intention d'épouser M^{lle} Jeanne : qui n'a demandé sa main que pour pouvoir faire la cour à la femme de chambre! — On demande toujours du nouveau, en voilà. Enfoncées les veilles ficelles.

Hector de Toussibel (le héros), qui sera plus tard l'heureux agréé, est un jeune élégant, dit l'affiche, il a une trentaine de mille livres de rentes mais comme il est laborieux (ce garçon a toutes les vertus) il a pris un emploi, je vous le donne en mille, il est... calicot dans un magasin de nouveautés.

Le traître Nicobar reçoit enfin la punition qu'il a méritée. En passant dans l'antichambre il fait des propositions à la femme de chambre qui, à ce moment, avait justement en main un flacon de vitriol pour brosser les habits de sa maîtresse, probablement.

Elle poursuit le vil séducteur pour l'arroser du liquide corrosif et vient dévoiler aux yeux de la famille ahurie, comme le public, la noirceur du caractère de Paul Nicobar, chassé honteusement aux applaudissements des spectateurs qui éprouvent un grand soulagement, car la toile tombe.

Jeudi, après la chute du rideau, il y a eu trois rappels; l'auteur demandé à grands cris est venu saluer la foule et recueillir un monceau de bouquets, qu'il avait commandé le matin.

Je terminerai par donner un conseil à l'auteur: Je crois qu'il ferait bien de profiter de son séjour à Spa pour prendre des douches, je lui recommande surtout la douche verticale.

COLLIN.

Correspondance.

Monsieur,

Voici un fait bon à signaler à qui de droit :

La compagnie du Tramway a fait construire une salle d'attente, boulevard d'Avroy, exclusif pour ses voyageurs. Mais depuis quelque temps, il vient s'installer, des petites commissionnaires, des marchands de fleurs et d'allumettes; plus moyen de trouver une chaise pour les dames et de plus ça fait des conversations capables de faire rougir la fille d'un tambour major.

Un abonné du FRONDEUR.

Qui de droit est averti.

Nous avons reçu plusieurs réponses à l'article d'Aspic sur les socialistes. Ces lettres ont été transmises à notre collaborateur. Nous y reviendrons.

Réclames et Annonces

(Petites Correspondances 4 franc la correspondance, 4 lignes au maximum.)

XBB. — Pourrais-je te voir encore dimanche.
Réponse par journal.

Amour. — T'aime plus que jamais, n'épouserai que toi — sinon me marierai pas.

Mourrai plutôt.

Courage et espoir.

3333

C'est fait.

VICTORIEN.

Demandes et Offres d'emplois

Une demoiselle parlant français et flamand, au courant des épiceries, désire place. S'adresser rue Saint-Laurent, 430.

Une fille de la campagne dés. se placer. S'adresser place des Franchises, 3.

On demande une bonne, rue des Dominicains, 48.

Une forte fille allemande désire place. S'ad. rue de l'Université, 47.

Une servante, sachant faire un peu de cuisine, dés. place dans maison tranqu. S'ad. Passage-Lemonier, 16.

Une dame désire un jeune enfant en pension ou un pour donner l'instruction. Sad. f. St Marguerite, 20.

On demande une fille de la camp. de 16 à 17 ans, rue Féronstée, 28. Même n°, on dem. un apprenti ferblantier.

On demande une très bonne cuisinière pour Bruxelles. S'ad. au Château de Renal, près de Hamoir.

On demande une forte bonne, sachant coudre rue des Augustins, n° 24.

On demande une bonne servante rue Souverain-Pont, 33.

Une femme demande des journées, rue Hors-Château, 36.

On demande une servante rue Hors-Château, 50.

Une demoiselle, au courant de la vente, peut se prés. au Bas-Rouge, place St-Lambert.

Escrime.

M. Savat, professeur. Leçons particulières. S'adresser tous les soirs de midi à une heure au local de la Société libre de Gymnastique et d'Escrime (Galerie du Gymnase).

Liège. Imp. E. PIERRE et frère, r. del'Etuve

BRASSERIE DE MUNICH
PLACE DU THEATRE

Vritable bière de Munich

1/2 litre ... 0,20
1/2 litre ... 0,35
1 litre ... 0,70

Sauvignons
Rallmappo



OFFICE DE PUBLICITÉ
DE LIÈGE



Crae